

Cher Monsieur Lévy,

Dois-je d'abord remercier Grasset pour avoir pris l'initiative de publier votre *Pureté dangereuse*? Si j'ai bien compté, il s'agit là de votre vingtième livre, après le *Bangla-Desh*, *L'Éloge des intellectuels*, *Piero della Francesca* et, *last but not least*, *Les Hommes et les Femmes*. Mais aussi, comme le rappelle la dernière page de couverture, après votre *Idéologie française* et votre *Testament de Dieu*, dont votre *Pureté* constituerait le «prolongement».

Le thème de la pureté, vous en convenez implicitement, n'est pas facile. Et il peut même devenir dangereux, j'en suis d'accord, si – par analogie aux «corps étrangers» de certaines marchandises censées vendables uniquement à l'état pur – on considère comme acceptables certains peuples uniquement s'ils ont été «purifiés» de leurs (prétendus) «corps étrangers»...

Tout le problème est de savoir comment «accepter», c'est-à-dire admettre qu'on puisse gouverner les peuples, en cette fin du XX^e siècle, sans qu'il y ait, d'une part, «purification» ou, d'autre part, «intégration» ou «assimilation».

L'option pour l'une ou l'autre proposition de cette alternative est-elle fon-

dée uniquement sur des considérations pratiques ou bien, aussi et surtout, sur des considérations d'ordre spirituel? En d'autres termes, la «purification» (ou l'intégration) ne relève-t-elle pas aussi de l'ordre du mythe? Et, si oui, quel en est l'auteur?

Enfin, y aurait-il une «troisième voie» au cas où l'on exclurait tant la purification que l'intégration ou l'assimilation, dans la mesure où certains prétendent que ces deux dernières sont tout aussi méprisables que la première, puisque – tout en sauvegardant la vie physique des intégrés et assimilés – elle en annule l'identité culturelle et, souvent, religieuse et linguistique?

Attention! Je ne voudrais pas qu'il y eût malentendu. Je suis, autant que vous sinon plus, défenseur d'une Sarajevo multiculturelle, et si j'ai, en tant que fonctionnaire international, des souvenirs que je n'oublierai jamais, c'est justement ceux d'une ville où, en plein coeur des années soixante-dix, je pouvais traiter avec les autorités yougoslaves à l'ombre d'un minaret et non loin d'une synagogue, en présence d'un pope orthodoxe et d'un prélat catholique, en sirotant mon café turc et en avançant des arguments dont la dimension était amplifiée ou rétrécie en fon-

tion de notions séculaires propres aux trois grandes cultures monothéistes – la juive, la chrétienne et la musulmane –, vécues à l'état pur, malgré la coexistence simultanée et prolongée de trois populations concernées.

Comment cela a-t-il été possible? Comment cela ne semble-t-il plus possible aujourd'hui? Ce sont les deux cris essentiels de votre livre, même si les réponses que vous apportez ne sont pas suffisantes ni satisfaisantes, ni – permettez-moi de vous le dire – parfaitement correctes.

Des populations issues de traditions différentes – telles celles de l'ex-Yougoslavie – ont pu vivre ensemble pendant des siècles en raison de la multiculturalité consubstantielle aux empires dont elles firent partie; en d'autres mots, de la dépendance d'un seul gouvernant: la personne sacrée et inviolable de l'Empereur ou du Sultan.

Qui a remplacé cette personne?

Tout le problème est là, et il pourrait faire l'objet d'un de vos prochains livres expliquant à vos lecteurs, à partir peut-être de votre propre cas personnel (comme j'essaye de le faire moi-même à partir du mien), les rapports entre empires et républiques, entre souveraine-